

Les journées d'initiation offerte au grand public au milieu des années 1950 par le *Club de Montagne Canadien*, fût sans aucun doute le début de la véritable promotion des sports de montagne au Québec. À ce moment-là, personne savait vraiment au *CMC*, où cette promotion mènerait.

À cette époque, nos moyens de publicité étaient plutôt minces. Nous réussissions à regrouper 20 et parfois 30 personnes au pied du secteur de *la Chico* au mont Césaire à Val-David, grâce au bouche à oreille, ainsi que quelques entrefilets dans la section *La Vie Sociale* du journal, *La Presse*, et de quelques apparitions à la télé. planifiés par un autre membre du *CMC*, Pierre Garneau, qui travaillait pour la *Société Radio-Canada*. Mais notre meilleure source de recrutement était sans doute le *Val-David Ski Club* qui comptait pas moins de 350 membres à cette époque.

Mais dans les faits, plusieurs années avant nous, *l'Alpine club of Canada, Montreal section* tenait une fin de semaine par année de *recruiting*, qui s'adressait presque uniquement aux anglophones. La section avait vu le jour grâce à un Montréalais John Brett, ingénieur de profession et membre national du *CAC*. Il fut sans aucun doute le véritable pilier de l'escalade, non seulement au Québec mais aussi pour le Canada tout entier. Ce grand personnage, autant physique qu'intellectuel, a été publiquement dépeint à sa juste valeur pour la première fois, dans *ALPINISME au QUÉBEC* (édition du Jour 1972) par l'auteur André Hébert, membre du *CMC*. Ce titre, quelque peu pompeux à l'époque, a toutefois été très utile pour la promotion de notre activité.

John Brett, né en Suisse en 1894, a fait ses débuts comme grimpeur dans les parois du Mont Salève en France, située à quelques centaines de mètres de la ville de Genève. Il avait fait, dès 1911, la première grande voie importante *la Jaune*, qui est devenue la voie classique du massif. J'ai eu le plaisir, plusieurs occasions de répéter cette voie (et plusieurs autres) en rocher calcaire poli de plus de 250 mètres avec un ami genevois, Raymond Vanat, aussi membre du *CMC*. Cette voie qui ressemble étrangement à *la Ligne jaune* à Weir mais en plus grande dimension, demeure l'une des plus difficile du Salève, même aujourd'hui. Si vous passer par Genève, prenez quelques heures pour aller découvrir l'héritage que nous a laissé John Brett, et apprécier la capacité technique que ce Genevois possédait alors.

Dans les années 1950, ce dernier semblait extrêmement heureux que les *canadiens-français* comme il nous qualifiait, commencent enfin à prendre goût au plaisir de la *varappe* (nom donné aux couloirs du Salève et qui était synonyme de l'escalade de rocher). Même s'il savait, que l'envahissement de ces *lieux sacrés* pour le clan anglophone, deviendrait de plus en plus bruyant, à cause de la présence des francophones, qui ont l'habitude de *placotter* plus que les anglophones en grim pant. John Brett parlait avec un léger accent allemand, qui pouvait nous porter à croire qu'il était assimilé aux anglophones, mais son âme était française.

Le *Montreal section* arrivait à recruter que quelques nouveaux membres par année. Les guides du *Summer camp* de l'*CAC* à Banff, s'occuperaient de les convertir le plus rapidement possible en montagnards, ce qui était à mon avis une erreur tactique. Plus tard, quand Brett fût élu président national, il a voulu faire des réformes, entre autres : faire la promotion de l'escalade tout en démocratisant la philosophie du Club. Mais la résistance des anglophones lui a valu de subir le même sort que Dubcek en Tchécoslovaquie en 1968. Il a été limogé avant la fin de son terme. Plus tard, les rochassiers du *CMC* prouveront aux grimpeurs de l'Ouest, que la technique raffinée d'ascension est essentielle pour réussir rapidement et sécuritairement un sommet!

C'est aussi pour ces raisons que nous du *CMC* (J'en avais fait ma marotte, comme président du club) nous n'avions qu'une idée en tête; former des rochassiers et si le cœur leur en dit, ils pourront devenir plus tard, de véritables montagnards, et non l'inverse. De toute façon, ce n'était pas un pré requis pour grimper les parois rocheuses au Québec. Notre philosophie était correcte. J'en ai eu la preuve un jour quand un prof. de *l'École Nationale de Ski et d'Alpinisme (l'ENSA)* à Chamonix est venu visiter nos jardins d'escalade et m'a dit soudain; *Vous avez de belles collines ici!* Il fallait replacer les choses dans l'ordre et j'étais convaincu que c'était la seule façon de mousser notre activité dans notre coin de pays. Dès son arrivée au Québec en 1928, Brett avait bien essayé d'agir ainsi, mais il n'avait recruté qu'une dizaine de membres quand il a créé 14 ans plus tard le *Montreal section* de *ACC*. Faire de l'alpinisme à cette époque était la plupart du temps, du snobisme. Au Canada on en était encore au temps du *Victorian Mountaineering* (Un peu comme à l'époque de la reine Victoria au siècle précédent).

Une autre sérieuse tentative de promotion s'est accomplie en 1949 par notre sympathique ami Julien Labedan qui a fondé le *CMC*. En effet, ce fut le premier club d'escalade d'expression française des trois Amériques. Ses membres furent les premiers à visiter les parois de St Sauveur, du Lac Lyster, du Cap Trinité et bien d'autres. En 1953, plusieurs membres du club décidèrent d'aller découvrir les joies et les peines de la haute montagne dans les Rocheuses, plus particulièrement *l'arête est* du mont Sir Donald, à Glacier B.C. Durant l'ascension, le groupe a dû subir de forts orages, ce qui les a forcés à passer près deux jours sur l'arête avant d'abandonner et redescendre. Cinq ans plus tard, F.X.Garneau et moi, dans un élan d'enthousiasme, réussissions la même voie en une heure et cinquante-cinq minutes. Faut-il préciser que la *première* de cette voie avait pris huit heures et trente minutes, au début du siècle dernier! Elle avait été ouverte par un guide suisse qui travaillait pour le CPR.

Comme Julien me l'a rapporté, cette découverte de la haute montagne et l'effet des longues marches d'approches forcées et les distances à n'en plus finir (Quand on n'a pas l'expérience) sans compter l'acclimatation à l'altitude et le climat imprévisible, ont joué contre son projet. En effet, au retour des Rocheuses, la plupart des membres du *CMC*, après cette mauvaise expérience, ont opté pour la randonnée pédestre et le camping. Mais cela n'a pas empêché Labedan et son épouse Mariette de continuer à faire des *premières* entre autres, celle de la paroi rocheuse au Cap Éternité en 1955.

À la même époque deux jeunes routiers du *clan St-Jacques*, Bernard Poisson et Gérard Gagnon redonnèrent un nouvel élan pour l'escalade au CMC. Il serait bien maladroit de ma part, de continuer à me raconter et, vous laisser l'impression que le CMC était le seul à offrir aux Québécois cette activité de plein air! Pendant que, nous de la région de Montréal, progressions dans nos parois favorites, un autre fougueux grimpeur de la ville de Québec en faisant autant dans sa région. J'aurais tout un éventail de qualificatif pour décrire le personnage. Cependant, je choisirai celui que Gaston Rébuffat m'a rapporté en parlant de Jean Sylvain; *C'est le parfait type rustique*, m'a-t-il confié. En effet, Jean, comme on dit au Québec, était bâti *comme une armoire à glace*. Il avait découvert l'alpinisme dans le livre de Rébuffat, *Neige et Roc*, où l'on peut voir l'auteur suspendu aux étriers au-dessus de la *mer de Glace*. Quand ce dernier est venu passer une soirée chez moi, lors d'une visite éclair à Montréal, je lui ai expliqué comment Sylvain avait voulu copier chacun de ses gestes, qu'il avait découvert dans son livre, sans parler de toute l'admiration qu'il avait pour lui. Sur ma proposition, Gaston accepta de le rencontrer dans la ville de Québec, pour la plus grande joie de Jean Sylvain, notre rochassier rustique.

Sylvain, qui recherchait des activités hors séries, a commencé par grimper tous les surplombs qu'il pouvait se mettre sous la main. Durant la semaine il se fabriquait des pitons et des coins de bois, pour ensuite aller les planter la fin de semaine suivante, dans tous les toits des parois rocheuses qu'il découvrait aux Palissades à St-Siméon, qualifié d'impossible par les habitants du village. Pour eux peut-être, mais pas pour Jean qui était convaincu que c'était ça de l'alpinisme. Son plus grand défi était non seulement les mouches noires et les brûlots, mais la difficulté de se trouver des seconds de cordée. Il n'était pas rare en effet, que sa progression ne dépasse pas qu'une dizaine de mètres par fin de semaine, tellement les difficultés étaient grandes et les chutes nombreuses. Les seconds de cordée, qui passaient des heures sur des vires inconfortables sans avoir la chance de progresser à leur tour, finissaient par perdre l'enthousiasme et ne voulaient plus l'accompagner à nouveau.

Un jour quand il rencontra Ben Poisson il fût agréablement surpris d'apprendre, qu'il y avait autre chose que de l'escalade artificielle en montagne! Pour mieux le sensibiliser aux différentes facettes de la technique, Sylvain est *venu se faire la main* à Val-David. Il y découvra toute la science de l'escalade en libre. Avec son bilan de multiples chutes spectaculaires et dangereuses, souvent dû à sa témérité et au manque de quinquillerie convenable, sa survie tenait du miracle. Pour John Turner du CMC, la philosophie de l'escalade était opposée à celle de Sylvain parce qu'il qualifiait l'escalade artificielle de *public work entreprise* (contrat de travaux publics!) À cette époque-là dans le monde de la grimpe, ce sujet était très controversé. Quelques années plus tard, alors que j'étais allongé dans une chaloupe à moteur sur le Saguenay, à observer la progression de Jean Sylvain, accompagnés d'André Robert et Pierre Vézina, dans la *directissime* du Cap Trinité, je n'étais aucunement surpris qu'ils entreprennent une pareille ascension, qu'ils ont mis deux semaines complètes pour terminer .

Au début des années 60, Jean Sylvain est devenu membre du CMC avec quelques amis de la région de Québec. Nous avons discuté lui et moi de la

possibilité de fonder une section du *CMC* pour cette région. Mais quelque temps plus tard, en 1962, Jean et ses collègues ont plutôt opter pour fonder le *Club d'Escalade Laurentien*, avec notre encouragement et tous nos vœux de succès. Pour les membres de ce nouveau club, il n'était pas question de faire du camping comme nous faisons. Ils ont immédiatement commencé la construction d'un refuge sur un promontoire au pied *des Pallisades* à St-Siméon. Sans prendre de répit et en s'abstenant de grimper, ils ont pris deux longues saisons estivales pour terminer le premier refuge de montagne du Québec.

Chapeau pour les pionniers du *CEL*. Ils ont inspiré par leur savoir-faire, leur ténacité et surtout par leur courage, des milliers d'adeptes de la montagne au Québec. Je ne voudrais pas terminer cet article sans mentionner le *Club de Montagne et de Grande Randonnée (CMGR)*. À suivre.

«Mon expérience de la grimpe me servait également durant la semaine dans mon travail de policier à la Sûreté du Québec».

Installation temporaire d'une table d'écoute à Montréal, par le caporal Claude Lavallée, de l'escouade des Enquêtes Spéciales, en 1965.